

# Élisa

» » » Gabriel Ott

*L'accompagnement en pédagogie sociale ou comment construire avec le milieu de la personne suivie.*

## Fuir ou créer ?

Le travail dans l'espace public, qu'il soit en bas des immeubles, sur le parking d'un hôtel social ou sur la place centrale d'un bidonville, incite ses acteurs à repenser constamment la forme du suivi individualisé. Beaucoup d'acteurs sociaux témoignent de l'immense difficulté à faire sortir l'usager de son quartier et de son milieu ; mais peu de ces acteurs questionnent la raison même de ces freins. Car celui qui réussit est « celui qui s'en est sorti ». Sa réussite induit une fuite. Le précaire devrait donc, pour réussir, se détourner de son lieu de vie, de ses proches, de ses origines. L'aphorisme du délinquant repentant : « Quand on veut, on peut », cache à peine le mépris du milieu d'origine. Si lui s'en sort, c'est que l'autre ne le voulait pas.

Sortir ? Peut-être... Mais cette sortie prend-elle l'allure d'une fuite ou d'une collecte de matériaux et d'idées pour construire de là où on est ? La sortie perd tout son sens si l'individu suivi ne se sent pas investi par un processus de création : sans cela, on ne sort pas, on fuit. Lors d'un précédent article, j'avais évoqué la question de la création, et du ressentiment qu'éprouve le précaire face aux établissements culturels. J'avais expliqué en quoi une visite d'un établissement culturel est dénuée de sens si elle n'entre pas dans un processus, déjà bien enclenché, de revalorisation de l'individu par l'activité créative. Ce terme création/construction désigne ici le travail relationnel mis en place par le pédagogue social. Lors de cet article, j'exposerai cela par une étude de cas.

## Élisa au mauvais caractère

Il y a sept ans de cela, par le biais d'ateliers sociaux éducatifs en milieu ouvert (ateliers de rue) qu'une amie et moi avons mis en place, j'ai rencontré Élisa.

C'était une jeune rrom<sup>1</sup> macédonienne âgée de dix ans et, comme un grand nombre d'enfants habitant le quartier, elle passait ses weekends à errer dans le parc de La Villeneuve (à Grenoble) avec la charge de ses deux sœurs plus jeunes. Élisa avait déjà forgé la réputation de son « mauvais caractère ». Elle et ses sœurs étaient victimes de racisme de la part des autres enfants ; les insultes, les menaces et même les agressions physiques faisaient partie de leur quotidien. Elle répondait coup par coup, autant en insultes que par la force des poings. La violence est parfois une réponse saine d'esprit. Dans le cas d'Élisa, son absence aurait été signe d'un dangereux éboulement psychique. Inutile de préciser que son caractère, ayant été forgé dans une attitude défensive, ne l'a pas aidée dans sa scolarité. Ainsi l'attitude défensive d'Élisa muta peu à peu en attaque des institutions qui ne lui proposaient aucune aide. Elle me raconta qu'un jour « sans raison » elle brisa, avec un gros caillou, une vitre d'un des centres sociaux de La Villeneuve, un lieu fermé le weekend et proposant presque exclusivement des sorties payantes, non accessibles aux revenus de la famille d'Élisa.

Élisa étant l'aînée, elle est la seule de sa famille à se souvenir du bidonville de Macédoine, qu'elle évoque en disant : « quand j'habitais à la campagne ». Elle se refuse à revendiquer ses origines rroms, puisque c'est la cause du rejet de ses camarades. D'autres familles rroms ont des logements à La Villeneuve, tous se connaissent mais elles semblent avoir rendu taboues leurs appartenances. Élisa ne ressemble aucunement aux filles rencontrées en bidonville : celles-ci aiment les vêtements à fleurs, adorent les Bollywood, écoutent du Manele et entrelacent leurs nattes de bandes de tissu. Chez Élisa,

1. Rrom : ce choix orthographique fait référence à la langue romani.



comme pour un grand nombre d'enfants rroms de La Villeneuve, aucun de ces signes d'appartenance à la culture tzigane n'est visible.

Élisa s'adapta très bien aux ateliers de rue, où elle réussit à prendre une place centrale dans l'organisation du goûter et de certaines activités. Nous avons peu fait les frais de ses « colères » réputées, et ses rares coups d'éclat étaient exclusivement destinés à des enfants l'ayant contrariée. Nous n'hésitions pas nous-mêmes à prendre la défense d'Élisa face à certains enfants qui lui montraient de l'agressivité.

## Urgence

Après la fin du collège, Élisa est orientée vers un CAP vente. Elle y sèche les cours, et la relation qu'elle entretient avec sa famille se dégrade. Elle revient à l'atelier de rue après deux ans de disparition. Son retour est l'expression d'un ultime appel à l'aide. Elle nous parle longuement de son école qui est un échec, et de son angoisse vis-à-vis de l'avenir. Je crains qu'elle fugue. J'ai, au cours de ma vie, connu trop de filles devenant mères trop tôt. Je veux l'embaucher en service civique dans l'espoir de lui offrir une expérience professionnelle qui l'aiderait à passer son BAFA<sup>2</sup>, afin qu'elle ait toujours la possibilité de trouver du travail. Mes collègues ne partagent pas mes

crainces ni mon analyse et l'un d'eux prononce cette sentence sidérante : « Qui sommes-nous pour savoir ce qui est bien pour elle ? » Tous approuvent. Personne ne semble véritablement voir l'urgence de la situation.

Une grande partie de l'incompréhension qu'ont suscité mes initiatives face à mes collègues découle d'une idée récurrente chez un grand nombre de travailleurs du social : le travail socio-éducatif doit être « une porte-échappatoire ». Il semble n'exister qu'un seul sens à la démarche de mixité sociale : celui de l'ascension. Élisa ayant échappé au bidonville, il semblait cruel de l'inciter à travailler dans l'un d'eux. Ramener un public de quartier dit prioritaire dans un bidonville est aussi de la mixité sociale, mais peu semblent vouloir l'entendre ainsi... Ainsi, la réflexion défaitiste : « Qui sommes-nous pour savoir ce qui est bien pour Élisa ? », s'est changée peu à peu en : « Comment convaincre Élisa que sa formation est une bonne chose pour elle ? »

## Un travail, des projets

J'ai pris donc seul les devants pour aider Élisa dans ses démarches, alors que sa réelle motivation pour ce travail ne semblait pas vraiment prise en compte. Élisa a enfin obtenu son service civique, et a fait preuve d'une détermination insoupçonnée. Elle n'a manqué aucun jour de travail et s'est avérée d'une ponctualité hors de critiques.

Sur l'atelier au bidonville, elle nous a aidés à la traduction, même si son romani diffère un peu de celui utilisé en Roumanie. Elle s'est fait de véritables amies, dont elle a pu, par l'intermédiaire de l'association, partager des sorties et des activités. Élisa semble aller beaucoup mieux, le travail qu'on a effectué ensemble sur le bidonville a eu, il me semble, un véritable effet thérapeutique. Elle est moins angoissée, moins déprimée et s'exprime plus aisément. Le bidonville n'est plus perçu comme une catastrophe, comme une chose dont elle aurait échappé et dont elle devrait taire l'existence, mais comme un lieu à partir duquel il est possible de créer, faire des activités, établir du relationnel. Maintenant elle veut passer son BAFA et pouvoir elle aussi, venir en aide aux enfants vivant en bidonvilles ou livrés à eux-mêmes en bas des immeubles. <<<<

*gabriel.ott@orange.fr*

2. BAFA : Brevet d'aptitude à la formation d'animateur.